

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. René Creff

Le 19 février 2005

**Discours de bienvenue
de Monsieur Christian Desplat,
Président honoraire
de l'Académie de Béarn**

J'ai eu l'honneur, sinon le bonheur, de siéger pendant près de deux décennies au Conseil scientifique de l'UPPA. Cette institution discrète a pour mission de définir les orientations générales de la recherche au sein de l'Université, de répartir les crédits destinés aux

équipes scientifiques et de promouvoir les professeurs titulaires. Elle réunit des représentants des trois Facultés, élus selon un mode de scrutin dont le principe repose sur le coût, je n'ai pas dit la valeur ajoutée, d'un étudiant. En conséquence, la Faculté des Sciences se taille la part du lion, vient ensuite le Droit et, bonnes dernières, les Lettres; dans ces conditions les débats sont tranchés par des alliances conjoncturelles et le sacro-saint « effet mémoire », qui préside à la répartition des promotions, est en réalité une règle à géométrie variable. Les sessions sont longues, de quatorze heures à vingt et une heures, et chaque partie joue la montre. Chacun tente la digression, les tirs de barrage, recherche le vice de forme, espérant que les obligations familiales et professionnelles, la fatigue, réduiront le corps électoral à une peau de chagrin. Ces manœuvres ne sont pas méprisables et ne constituent souvent que la conséquence d'une nécessité : gérer la pénurie. Mais elles sont aussi un exemple des difficultés de communication, de l'ignorance réciproque dans laquelle se trouvent des tribus qui campent à moins d'une portée d'arbalète les unes des autres. Je garde un souvenir très vif de l'une de ses interminables séances ; les juristes avaient abandonné la partie, je me trouvais être le seul littéraire en lice, physiciens et chimistes souhaitaient vider en tête à tête leur querelle sur la répartition d'importants crédits. Par conscience professionnelle, par curiosité surtout, je pris la résolution de tenir jusqu'au bout ; l'homme étant ce qu'il est, faible et seul, je bénéficiais aussi d'une position enviable : celle d'arbitre. Je ne tardais pas à m'apercevoir combien elle était dangereuse. Depuis des heures, le débat portait sur l'intérêt des polymères ; j'avais d'abord prêté une oreille distraite à une question dont j'ignorais tout, cherchant plutôt à évaluer le rapport des forces en présence.

L'instant du scrutin approchant, il devenait évident que mon pouvoir d'arbitrage risquait de se réduire à un pouvoir de nuisance. Je péchais par ignorance, mais je péchais cependant. J'interrompis mes doctes collègues pour qu'ils m'exposent, en langage clair et concis, la nature et les avantages de ces fameux polymères. J'appris ainsi qu'il s'agissait, ni plus ni moins, de colle, mais pas de colle ordinaire : les polymères allaient concurrencer les soudures les plus efficaces, les rendre obsolètes. Aucun domaine n'échapperait à leur offensive triomphante, pas même celui de l'aéronautique : le rivetage des carlingues, des ailes de nos avions, serait confié à leur puissance. En tant que passager, cet avenir radieux ne laissait pas de m'inquiéter, mais le progrès était en cause : je votais en faveur des polymères.

Ce souvenir m'est précieux, non pour le rôle que je jouais ce soir-là, mais pour ce que je venais d'apprendre. D'un côté la force des mots, instrument de communication entre les hommes, mais parfois aussi principal obstacle à l'échange et à la transmission du savoir; d'un autre, l'unité de tout savoir, par-delà l'ésotérisme inévitable de chaque discipline. Le clan des polymères avait conquis mon adhésion parce que la méthode proposée, les questions posées, les hypothèses proposées étaient devenues intelligibles et convaincantes. Aussi longtemps que mes collègues avaient débattu du comment, des procédures pratiques, il m'avait été impossible d'exercer ce que Dame Nature donne à l'immense majorité des hommes : une intelligence moyenne et un esprit critique; dès lors que le pourquoi m'avait été révélé, j'avais été en mesure de participer au débat. J'avais pu faire la part entre le progrès véritable et un utilitarisme, qui n'est certes pas méprisable, mais qui n'est pas le savoir. Une journée

harassante s'achevait par un petit bonheur, celui d'être en famille, une famille bien connue, celle de l'*homo sapiens sapiens* ! L'interdisciplinarité, une grande utopie, ne consiste pas à poursuivre, sous d'autres formes, le rêve rabelaisien du « puits de science », ou celui des Encyclopédistes des Lumières : elle tend à prendre conscience de cette unité de tout savoir, de toute création humaine. La création est prémonitoire, elle est le jeu de concordances imprévisibles et cependant bien réelles : le Bernin érige entre 1624 et 1633 les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre de Rome et leur mouvement ascensionnel se confond avec l'infini des espaces célestes. En 1644, dans les *Principia philosophiae*, Descartes s'interroge sur l'origine du *primum mobile*, cette « chiquenaude initiale » qui mit l'univers en mouvement ; en 1683 Newton élabore sa théorie de l'attraction. Dans cette découverte du mobilisme du monde, l'artiste avait été le génial précurseur; mais Descartes saisissait l'essentiel en proclamant l'unité des sciences, condition de l'unité de l'esprit connaissant : « Toutes les sciences ne sont rien d'autre que la sagesse humaine, qui demeure toujours une et toujours la même, si différents que soient les objets auxquels elle s'applique, et qui ne reçoit pas plus de changement de ces objets que la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire » (Règle I). La création a, par ailleurs, un caractère d'utilité différée ; nos contemporains demandent au savoir de répondre à leurs attentes immédiates et lui reprochent en même temps de mettre en péril des équilibres péniblement acquis. Imaginons que les Curie vivent parmi nous; leur découverte passerait inaperçue du commun des mortels, ses premières applications furent en effet tardives. Ou bien, on lui reprocherait le danger potentiel, réel en effet, qu'elle représente et il ne

manquerait pas de bonnes âmes pour exiger l'interruption de leurs travaux. Ce qui vaut pour la création scientifique, vaut aussi dans le domaine des arts. A. Malraux ne se trompait pas lorsqu'il assurait que Goya, dans la dernière partie de sa vie et de son œuvre fut « aussi un prophète, mais qu'il ne sait pas exactement de quoi ».

Ces considérations et ces souvenirs, mon cher ami, ne répondent pas seulement aux exigences d'un discours académique; ils justifient mon parrainage. Les mots, toujours les mots, sont parfois ravageurs ; au cours de ma carrière universitaire, j'ai vu disparaître les Facultés au profit, douteux, des Unités d'enseignement et de recherche. Les Facultés des Lettres étaient devenues, Facultés des Lettres et Sciences humaines, sans doute par opposition aux sciences inhumaines ; les Sciences furent rebaptisées exactes, pour se distinguer de leurs voisines, forcément inexactes... Ces dernières années, la préciosité du langage du XXI^e siècle n'étant pas celle d'Honoré d'Urfé ou de Madame de La Fayette, il est question de sciences « molles » et de sciences « dures »... Voici que notre Académie confie le soin à un représentant des premières d'accueillir une éminente illustration des secondes : est-ce bien raisonnable? Je le crois; non seulement nos aventures humaines présentent des analogies, mais nous partageons une exigence cognitive identique, nous sommes enfin un danger pour la société, qui réprime notre dépendance : nous sommes des drogués du travail.

Lorsque des destins se croisent, on peut y voir le fait du hasard, ou bien celui de la nécessité; dans notre cas, je penche pour la seconde. Nous sommes nés, tous deux la même année, loin de la terre de nos pères. Nos pères, justement, héritiers des Torreben bretons, des Croquants de Guyenne, avaient refusé l'humiliation de

la défaite et poursuivaient le combat. Je suis né loin des côtes vineuses qui dominent ma chère Dordogne et vous, sur les rivages sereins du Levant, Si étrangers à ceux du Ponant, de la « côte sauvage » des Creff, des abers battus d'écume, des feux des naufrageurs... Nous appartenions à ce peuple des « inscrits maritimes », gens de peu, aujourd'hui marins, charpentiers de navire, demain agriculteurs, tonneliers... Si nos sources sont bonnes, nos communs ancêtres pillèrent de concert le Palais d'été de Pékin ; ce sont là nos Croisades, nos titres de noblesse... !

Vous avez ensuite un léger avantage sur moi ; Breton et catholique, vous bénéficiiez d'abord des soins des Frères des Ecoles chrétiennes, premiers instituteurs du peuple, puis de ceux de la Communale. La suite allait de soi, au temps où la méritocratie avait encore un sens. Entre 1967 et 1983, vous vous partagez entre Orléans et Paris, obtenant un diplôme d'ingénieur, puis de Docteur ingénieur et enfin de Docteur d'Etat à Orléans, où vous entrez à l'Université avant de rejoindre Pau, comme Professeur, en 1985. Ce brillant cursus, vous le devez à un talent très tôt reconnu, par les plus hautes instances nationales et internationales qui vous accordent les indispensables bourses d'études : celles de l'État français entre 1959 et 1967 ; du British Council en 1972; de l'OTAM en 1983, assortie d'un séjour post-doctoral à Berkeley et à Ottawa.

Physicien de renommée internationale, il est fait appel à vous par des revues étrangères, des congrès; vous êtes professeur-invité dans de nombreuses Universités : Berkeley, Ottawa, Bochum, Concepcion du Chili. Vos pairs vous ont élu membre du Conseil supérieur des ingénieurs et scientifiques de France, rapporteur pour l'attribution du prix Nobel de physique. Entre publications et communications, c'est

plus d'une centaine de contributions que vous apportez à la physique, plus quatre brevets d'inventions. Professeur, vous dirigez un nombre considérable de thèses. Des quelques rudiments de physique qui surnagent dans ma mémoire, je tire cette conclusion effarante : je suis plus proche de l'atomisme de Démocrite que de la physique des particules et l'univers, cependant déjà lointain, des Curie et d'Einstein, est un Panthéon où je ne suis jamais entré. Que la physique, archétype des sciences exactes, soit assez éloignée de l'histoire, on le concevra sans peine Si l'on admet qu'elle répond à cette hypothèse fondamentale : les phénomènes naturels obéissent à des lois fixes. Mais, si je considère les mots clés de vos travaux, « transferts convectifs - chaos - instabilité... », si je tente d'approcher les fondements de la physique contemporaine, un espace- temps et au moins quatre types d'interactions connues, peut-être alors, par des chemins très différents, tendons-nous vers le même but : comprendre l'Univers et comment insérer la vie, l'homme, dans ce processus cognitif. Permettez-moi toutefois, cher ami, de rassurer notre Compagnie : vous n'êtes pas seulement un savant austère, mais aussi un homme chaleureux et sensible, fidèle aux souvenirs de son enfance bretonne : venu du cheval des labours, vous voici aujourd'hui cavalier de concours ; de la barque de pêche, vous sautez dans celle d'un présélectionne pour la coupe de l'Amérique...

Les Académies n'eurent pas et n'ont pas toujours très bonne réputation; Voltaire, déjà, se moquait de leur pullulement : « De Pau à Dunkerque, tout ne sera bientôt plus qu'Académies en France ». À la fin du XVIII^e siècle, l'avocat général Faget de Baure, neveu d'un Président de l'Académie de Pau, faisait le procès en règle de notre illustre ancêtre : « Serais-je démenti si

j'attribuais la corruption du goût et la décadence des lettres à ces petits sénats où l'envie de briller et le désir de paraître neuf ont fait adopter un langage inconnu de nos bons auteurs. Nous avons vu naître dans leur sein l'art de couvrir par les mots le vide des idées... Leurs auteurs ont introduit dans la littérature des expressions empruntées des arts et des sciences exactes ; les termes algébriques sont devenus les ornements de notre poésie... » ! Dans le *Génie du christianisme*, Chateaubriand dénonce dans les académies, « un système destructeur s'étendant sur la France. Il s'établissait dans ces académies de province autant de foyers de mauvais goût et de factions. Des femmes de la société, de graves philosophes avaient leurs chaires d'incrédulité ». En 1758, l'Académie paloise proposa comme sujet annuel de son concours : « L'utilité des maisons incombustibles ». Un Palois sarcastique lui fit savoir que poser la question, c'était y répondre... ! Faut-il pour autant mépriser l'activité de nos prédécesseurs? C'est au sein de leur Académie que les Béarnais abordèrent pour la première fois un débat scientifique sur le thermalisme. Théophile de Bordeu, médecin du roi, encyclopédiste, fit ses premières observations chimiques dans le laboratoire de l'Université de Pau, au collège des jésuites, pour répondre aux sollicitations de l'Académie et réfuter l'ouvrage d'un de ses confrères, plus alchimiste que chimiste. Esprit acerbe, Bordeu condamnait un, « galimatias que l'auteur croit être de bon ton. Qu'est-ce qu'un liquide affiné par le frottement et brisé par la chaleur ?[...] Quelle quantité de lait, une cruche. Quelle bête gothique est-ce là que l'humide radical ? » Mesurer, peser, Lavoisier n'était plus très loin. L'Académie s'interrogea aussi sur des questions de cristallographie promises à un bel avenir : « La nature de la neige, sa formation et ses principaux phénomènes

». L'Académie royale de Pau ne se distingua par aucune grande découverte scientifique, tel n'était d'ailleurs pas son objectif. Mais, en un siècle où l'on s'inquiétait déjà de la prolifération et de la diversification du savoir et des publications, elle eut le mérite de proclamer : « Il sera aisé de nous convaincre que la multiplicité des ouvrages est plus utile que nuisible aux sciences ».

Je n'ai ni un mandat, ni l'intention de faire devant vous l'apologie des académies; mais je souhaite mettre l'accent sur un déficit dommageable à la recherche en général : celui de l'épistémologie. Les anglo-saxons, dans tous les domaines de la recherche y accordent une grande attention et il serait profitable, pour une fois, de remiser notre « exception » et de suivre leur exemple. S'interroger sur les hommes, les procédures, les institutions, les grandes étapes de la construction du savoir n'est pas inutile. Les résultats d'une recherche peuvent être dépassés, voire démentis ; mais les principes de la démarche conservent souvent une actualité imprévue. D'abord condamnée, l'hypothèse de la dérive des continents émise par Alfred Wegener s'est avérée stimulante; s'il n'en était pas l'inventeur, il sut en donner la première synthèse argumentée et on ne saurait lui reprocher d'avoir ignoré des données, alors inconnues de tous, sur les fonds océaniques et l'intérieur du globe. Sa tentative de renouveler les sciences de la terre a échoué, mais elle a permis la renaissance d'une théorie mobiliste.

Les années 1620 furent en France et en Europe occidentale celles du passage des « humanistes aux hommes de science ». En parallèle aux travaux de Descartes, Roberval, Fermât, Pascal, Gassendi, une nouvelle sociabilité scientifique s'impose alors dans le cadre des académies. Ces cénacles facilitèrent la communication, les échanges et le débat ; ils assurèrent

l'essor de la nouvelle science mécaniste. Les plus nombreux relevaient d'initiatives privées qui donnèrent à la vie académique un de ses caractères essentiels : la liberté. Les premières académies traduisirent la revendication du droit au libre exercice du questionnement philosophique et scientifique. Un intérêt passionné pour le savoir se conjugua ainsi avec une contestation du traditionalisme et de l'immobilisme des institutions officielles, universitaires en particulier; au XVIII^e siècle, la fondation de la Société Royale de Médecine illustra magistralement le discrédit de l'Université et la volonté des « amateurs éclairés » de prendre en main l'innovation et l'invention. La proclamation des droits de la raison allait de pair avec le refus de l'autorité, fut-elle celle d'Aristote. Entre 1617 et 1656, le Cabinet des frères Dupuy fut fréquenté par des talents, parisiens et provinciaux, tels que : Balzac, Boulliau, le père Mersenne, Mézeray, Gassendi, Peiresc, Grotius, Nicolas Heinsius, Thomas Hobbes, Campanella, Ménage..., soit toutes les formes de savoir réunies : astronomie, physique, mathématiques, grammaire, droit, théologie, histoire, poésie... Lieu de « conversation », le Cabinet était avant tout destiné à satisfaire le goût d'échanges érudits et policés. Créée en 1635, l'académie du père Mersenne afficha des ambitions scientifiques : les principaux travaux de Pascal, de Fermât, de Roberval, de Descartes y virent le jour et y furent débattus. Cette académie impliquait une double rupture : avec le naturalisme de la Renaissance et avec une conception aristotélicienne de la science encore fort répandue. Les académies de l'âge baroque révèlent que le passage, sous l'impulsion de Galilée et de Descartes, vers la nouvelle science mécanique et la nouvelle rationalité scientifique, emprunta des voies très diverses, parfois surprenantes, et que ce fut au sein

des académies que s'établit le champ de la science moderne. Descartes, qui prétendait expliquer, par des raisons purement mécaniques, pourquoi une femme ayant assisté au supplice de la roue pouvait donner le jour à un enfant aux os rompus, illustre ce processus complexe, fait d'hésitations, d'alliances théoriques audacieuses et, il en donne la mesure, de clarifications théoriques pour le moins incomplètes. Au sein du cénacle animé par Théophraste Renaudot, fréquenté par Descartes, on délibérait doctement de l'âge du Phénix et de sa capacité à renaître de ses cendres, ou encore des « atomes, peuples des Indes [...] qui n'ont pas de bouches et ne se nourrissent que d'odeurs »! Le champ d'investigation épistémologique, ouvert par M. Foucault, souhaité par Gaston Bachelard et Georges Canguilhem, est immense et encore trop peu prospecté.

Si la Révolution porta un coup fatal à un certain nombre de « sociétés à brevets », elle donna naissance à de nouvelles formes de sociabilité scientifique, telle la fameuse Académie celtique, et le réveil fut très rapide. Il existait une centaine de groupes savants à la fin du Premier Empire, plus de trois cents en 1846 et 750 en 1901 ; le dénombrement du Comité des travaux historiques et scientifiques donne le chiffre de 900 en 1931, de 2 100 en 2001. Créée en 1843, refondée en 1871, la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, figure parmi les plus anciennes et les plus actives : entre 1871 et 1993, elle a publié un millier d'articles, plus de 30000 pages.

L'abandon du *numerus clausus*, la constitution de réseaux de correspondants locaux, l'organisation de congrès régionaux puis nationaux, sur le modèle germanique, assurèrent à ces sociétés une capacité de synthèse qui va bien au delà de l'intérêt local. L'offre disciplinaire est devenue très étendue et s'est

accompagnée de la création de bibliothèques, de laboratoires, d'observatoires astronomiques, météorologiques, d'arboretums. Les sociétés scientifiques se répartissent entre des associations à caractère professionnel, qui rémunèrent le travail de leurs chercheurs, et des sociétés qui animent des réseaux de connaissances où se retrouvent professionnels et « amateurs ».

Des domaines entiers du savoir furent défrichés par ces sociétés au XIX^e siècle : Camille Flammarion fut à l'origine du réseau national des sociétés d'astronomie populaire ; Caumont y élaborera son célèbre *Cours d'antiquités monumentales*; Arnold van Gennep, Dauzat, réalisèrent la plupart de leurs travaux ethnographiques en collaboration avec les académies et les sociétés de province. Au XX^e siècle, ce sont des sociétés « locales » qui lancent des revues comme *Le XVII^e siècle*, *La revue d'histoire de l'Église de France*, *la Revue d'histoire moderne et contemporaine*. On aurait tort d'imaginer que ces sociétés se cantonnent dans le domaine de la vulgarisation. Créée en 1872 par Michel Chastes, la Société mathématique de France compte aujourd'hui 2 000 membres, dont 250 étrangers. Ses statuts prévoyaient qu'elle œuvrerait, « à l'avancement des sciences et la propagation des études de mathématiques pures et appliquées. Elle y concourt par les travaux et par la publication des mémoires de ses membres ». Forte de la moitié des mathématiciens français rassemblés sous sa bannière, la Société a considérablement accru ses activités éditoriales : *Bulletin de la SMF*, *Mémoires de la SMF*, *Revue astérisque*, *Revue d'histoire des mathématiques*, *Panoramas et synthèses*, *Documents mathématiques...* La Société organise chaque année une « journée » : en 2002, « Biologie mathématique », en 2003, « Groupes et

géométrie », en 2004 « Recherche opérationnelle ». Les sessions des « États de la recherche » sont destinées à divulguer les derniers développements des mathématiques, souvent publiés dans Panoramas et synthèses ; en 2004 à l'ENS de Cachan, « Aspects probabilistes à l'imagerie mathématique ». À Dijon en 2004, « Dynamique et difféomorphismes conservatifs des surfaces : un point de vue topologique ». La SMF a créé le Centre international de rencontres mathématiques et son rayonnement international assure à la France un rang enviable. Elle poursuit un double objectif : conserver à la France sa position privilégiée dans la recherche mathématique, populariser les mathématiques; le prix d'Alembert, des expositions et des débats, au Centre Pompidou, à la BNF, illustrent cette vocation. Toutes les sociétés et académies ne sauraient prétendre au rang de la SMF, mais l'intention est bien toujours la même : étendre, diffuser le savoir.

Création tardive, l'Académie de Béarn ne prétendit pas se substituer aux sociétés savantes existantes et l'on pourrait dire d'elle, toute proportion gardée, ce que l'on a écrit de l'Académie française : « C'est son inutilité apparente, sa faible fécondité en tant que « corps », sa monumentale et relative immobilité qui, en définitive, ont préservé la fonction centrale et vitale de l'Académie à la fois au plus visible et au plus enfoui de la conscience nationale », (Marc Fumaroli). Sans doute faudra-t-il encore quelques siècles pour que notre modeste compagnie s'enfouisse dans la conscience béarnaise... ! Fidèle à sa vocation, elle cultive une vertu peu commune : la reconnaissance; celle du mérite, du talent, de la compétence, du dévouement au bien public. C'est dire, cher ami, que vous avez des droits à cette reconnaissance, c'est dire aussi ce que nous attendons de votre présence parmi nous. Après avoir rendu un

culte irrationnel à la science, nos contemporains l'accusent aujourd'hui de tous les maux. Les hommes sont avides de finitude et rêvent d'une prochaine parousie. La véritable nature du progrès, à quelque activité qu'il soit appliqué, est de n'avoir pas de fin ; de grandes civilisations crurent déjà, dans le passé, pouvoir annoncer « la fin de l'histoire ». Ce fut le cas de la Chine mandarinale; nous connaissons la suite. Un académicien n'est pas un prophète, mais un témoin ; vous serez un de nos témoins pour ces sciences que l'on dit « dures ». L'irrationnel et son enfant naturel, l'obscurantisme, ne se sont jamais si bien portés ; l'empirisme sévit au détriment de l'expérimentation. Le principe de précaution, adossé aux « avantages acquis », à l'irresponsabilité individuelle, exige du chercheur, mais aussi du politique, du juge, de l'éducateur, l'assurance que leur activité n'entraînera aucun « effet secondaire indésirable ». Ce fameux principe n'est pas nouveau; cache misère du renoncement, il est aussi la marque distinctive de toutes les formes de la pensée totalitaire. On semble l'oublier, mais c'est au nom de ce principe, appliqué au gouvernement de la cité, que la Révolution française envoya Lavoisier à la guillotine, que Laennec en réchappa de justesse. La République, assurait Fouquier-Tinville, n'avait pas besoin de savant; Il faut comprendre qu'elle préférerait la sûreté idéologique de ses serviteurs, plutôt que leur compétence. Des généraux de la République, on exigeait « une complète sécurité plutôt que des talents militaires » et il fut un instant question de doter les volontaires d'arcs et de flèches! Il ne suffit pas, aujourd'hui comme hier, de rendre un culte à la déesse Raison pour ne pas déraisonner. Plus près de nous c'est à ce même principe, mis en œuvre par Staline, que l'Armée rouge dut les effrayantes pertes des deux premières années de guerre;

c'est toujours en son nom que se préparait le « procès des blouses blanches ». Le cas des OGM est une nouvelle illustration de cette perception irrationnelle du monde et du savoir; que des précautions s'imposent, nul ne le conteste. Mais que l'on suspende les cultures expérimentales et les laboratoires qui devaient déterminer l'éventuelle nocivité de ces cultures seront aussitôt privés de crédits... Faut-il admettre que nous ayons atteint un tel degré de perfection qu'il ne soit plus nécessaire de chercher à améliorer, non seulement notre condition matérielle, mais davantage encore notre condition cognitive ? Que les sciences « dures » soient menacées, il suffit, pour s'en convaincre, de considérer le nombre, déclinant, des inscriptions dans les Facultés des sciences, voire même dans les instituts ou écoles voués à la recherche fondamentale. Mais les sciences exactes ne sont pas seules en cause ; pour m'en tenir au domaine que je connais le moins mal, que penser de l'avenir de la recherche en histoire et en littérature lorsque l'enseignement des langues anciennes disparaît? L'Université recrute aujourd'hui des hellénistes et des romanistes qui ignorent le grec et le latin; nous voici revenus au temps des traductions, du commentaire du commentaire, à la scolastique dans ce qu'elle pouvait avoir de pire. Je ne dirais rien de la francophonie, de nos langues régionales ; je connais d'éminents collègues, amateurs de paradoxes, qui prétendent défendre la langue française en massacrant l'anglais par un usage immodéré du « globi » ! Toujours dans l'incohérence la plus complète, tous vont, calicots au vent, demandant des « moyens » supplémentaires ; les mêmes, exigeront demain que ces « moyens » soient affectés à des travaux respectant les normes maximales de précaution.

Que faut-il, en réalité, au savoir pour s'épanouir? la liberté, l'échange, la confrontation. C'est parce que

l'Académie de Béarn est un corps libre de toute tutelle qu'elle a sa place dans le concert du savoir. En 1825, Stendhal s'inquiétait à juste titre de l'avenir de l'Académie française : « Au fait, dans un pays où il y a une opposition, il ne peut plus y avoir d'Académie française ; jamais le ministère ne souffrira qu'on y reçoive les grands talents de l'opposition et toujours le public s'obstinera à être injuste envers les nobles écrivains payés par les ministres, et dont l'Académie sera les Invalides ». Nous sommes rassurés sur notre avenir, des ministres sont bien parmi nous, mais aucun ministère ne nous paye..., et nous ne sommes, pas encore, invalides ! Les Béarnais, on le sait, ne sont pas riches ; cette liberté, c'est tout ce que notre Académie peut vous offrir. En vous recevant aujourd'hui elle vous l'offre avec joie, certaine que vos qualités d'homme et de savant seront pour elle un puissant secours.

Discours de remerciements de Monsieur René Creff, nouvel académicien

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie
de Béarn,
Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi, un grand honneur d'être accueilli, aujourd'hui, dans cette prestigieuse Académie. Je mesure cet honneur, à l'aune du rayonnement de cette Institution et à la qualité des membres qui la constituent. Je vous en remercie et vous exprime mon profond sentiment de gratitude.

Les propos élogieux, que mon collègue et néanmoins ami, le Professeur Christian Desplat, a tenu à mon égard, me laisse quelque peu dubitatif. Ceux-ci me conduisent à évoquer un élément personnel, factuel, récent, qui pourra, je l'espère, rééquilibrer ces propos. Lors de mes dernières vacances en Bretagne, j'ai retrouvé, par hasard, mon cahier de français de 3e dans lequel était noté à l'encre rouge, en marge d'un devoir, dont la note était asymptotique à zéro : « Ne fera jamais rien de bon dans la vie, ferait mieux d'aller planter des choux ». Formule certes consacrée, qui vous plaçait, irrémédiablement, dans la grande famille des cancrés. J'ai détesté l'école primaire et secondaire et ne tenterais pas de plaider « pro-domo » sur ce thème.

Il est vrai, je n'avais pas de grand talent pour les arabesques orales ou les figures de style écrites. Par nature, j'ai toujours préféré manipuler les chiffres et équations. J'ai toujours eu grand intérêt à comprendre le fonctionnement des systèmes, comme par exemple cette « merveille » qu'était le « poste à galène », excellente initiation au monde de la physique lorsque l'or, a 12 ans.

Vous avez osé m'accueillir, dans cette éminente société de gens de Lettres, de Culture régionale, où l'on accueille plus volontiers des prix littéraires ou d'éminents historiens.

Je comprends votre inquiétude puisque trop souvent on nous oppose, par différents qualificatifs stupides : sciences dures, sciences molles ; passéiste ou progressiste. Nous appartenons néanmoins, et je le dis avec force, à la même famille, celle de la pensée, du savoir, de la culture.

Les scientifiques travaillent souvent entre eux et finissent par oublier la finalité de leurs travaux, c'est-à-dire celle de transmettre leur savoir, leur culture spécifique, à la société. On peut leur reprocher leur manque de communication. Pour m'en faire l'avocat, ce sont en majorité des hommes et des femmes passionnés par leurs travaux avec, paradoxalement, peu de certitudes, et de plus, une modestie, qui pour moi, va de pair avec l'intelligence.

C'est pourquoi je souhaiterais m'entretenir avec vous de quelques aspects scientifiques que j'ai particulièrement à cœur, à partir de contre-vérités, d'évidences et de réflexions d'actualité. Sans faire de

l'épistémologie, ce seront quelques réflexions suite à des interrogations qui m'ont été posées.

La première est relative à la notion essentielle d'équilibre. Nous oublions en effet trop souvent que la vie sur notre terre demeure un miracle et que ce miracle est implémenté en permanence par différentes situations d'équilibre. Le récent « tsunami », dont on s'étonna, est un phénomène naturel, normal, prévisible : un rééquilibrage des tensions pariétales des plaques tectoniques.

Serions-nous une communauté d'autruches qui ignore ou veut ignorer, la multitude de dangers qui nous menace.

Une autre interrogation d'équilibre, souvent posée, est de savoir si la terre se réchauffe ou se refroidit. Nous pourrions contrairement à ce que beaucoup pensent ou simulent numériquement par des modèles mathématiques, entrer dans une phase de refroidissement, voir de glaciation.

Parmi les nombreuses controverses qui opposent les spécialistes, celle qui concerne l'équilibre des courants marins est des plus importantes. L'un de ces nombreux fleuves océaniques nous concerne directement, il s'agit du GulfStream. Sa possible disparition peut faire craindre un bouleversement climatique dans la partie de l'hémisphère nord. L'Europe de l'Ouest en particulier, risquerait un sévère refroidissement de l'ordre de 15 à 20 degrés.

La dynamique actuelle de ce courant correspond en effet à un équilibre instable entre : température, salinité, rotation de la terre, force d'attraction de la lune

et vents. Tous ces éléments conjugués concourant à déterminer sa force, son trajet et ses influences. Il suffirait de « peu de chose » suivant le théorème de Poincaré, pour que cette heureuse dynamique soit modifiée.

Nous oublions trop souvent que ces différents états stables, sont fragiles et que chacune de nos actions n'est pas sans conséquence sur la globalité de l'équilibre de notre planète.

Ma seconde interrogation sera relative à la notion toute relative, de loi, de « vérité » en physique.

Pour illustrer cette notion, je donnerais un exemple simple.

Chacun sait, que le coefficient de frottement entre un fluide et un solide est pour des vitesses faibles de l'ordre de quelques mm ou cm/s, une loi linéaire de proportionnalité : V' . Si cette vitesse augmente pour atteindre des vitesses de l'ordre de quelques m/s, la loi précédente n'est plus valable. La loi qui satisfait alors la relation : vitesse - coefficient de frottement est du type V^2 . Si l'on augmente encore la vitesse fluide pour obtenir des vitesses cette fois de l'ordre de quelques centaines de m/s, la loi précédente n'est encore plus valable, la nouvelle loi sera fonction de V'' .

Donc une succession de loi, ou succession de segments de vérité, pour des situations d'études bien précises.

C'est pourquoi un grand nombre de physiciens travaillent, actuellement, pour démolir, ou mettre en défaut les théories qui les précèdent. C'est précisément ce que l'on fait aux théories d'Einstein, qui lui-même a revu la théorie de Newton, qui lui-même rectifia la

théorie de Galilée, qui corrigea une erreur dans la théorie d'Aristote qui, lui, réfuta les travaux antérieurs d'Anaxagore, faisant de l'intelligence le principe de tout Univers. Nous savons que tous ces travaux ne sont que des avancées itératives, incomplètes à un instant, dans la connaissance : une parcelle, un segment de vérité, qu'il faut étirer.

Un autre exemple bien connu, si l'on se met à la place d'un atome, notre vie sera régie par la mécanique dite quantique. Devenons une étoile, notre vie sera dictée par la mécanique relativiste. Alors qu'à l'échelle de la terre, la physique de Newton limitée au second principe, suffit dans la plupart des situations mécanistes que nous rencontrons.

Là où se trouve notre grande interrogation pour le futur, sera incontestablement sur la relation commune entre ces deux infinis. Ce que les scientifiques qualifient la grande unification par des mondes parallèles. C'est-à-dire trouver un chemin qui permette de passer mathématiquement, physiquement d'un univers à l'autre, sans que cela fasse apparaître des incompatibilités ou discontinuités irréversibles entre ces deux univers.

C'est pourquoi les faiseurs d'équation, qui tentent aujourd'hui de comprendre ces deux mondes, ont développé récemment la séduisante théorie « des cordes ». Une particule n'est plus définie comme l'avait définie au milieu du siècle dernier Niels Bohr, comme étant un grain d'énergie ou quanta, mais cette fois comme une corde fermée sur elle-même, qui tourne dans l'espace en se tordant sans arrêt et en tous sens. Un magnifique

terrain de jeux pour les amateurs de chiffres et d'équations.

S'il est déjà difficile, pour certains d'entre nous, de comprendre les notions de relativité « restreinte » ou « généralisée », avec ses quatre petites dimensions : « spatio-temporelle », la nouvelle théorie des cordes est absolument désespérante ; elle nécessite dans son formalisme : 11 voire 21 dimensions. Et nous pouvons affirmer avec certitude « Einstein a aujourd'hui tort ». Nul doute que les raisons pour lesquelles il n'a plus raison restent encore obscures à notre raison.

C'est pour cela et en corollaire, qu'à une réponse donnée à une interrogation scientifique, apparaît x nouvelles interrogations. Dans le domaine de la science prétendue exacte « rien n'est jamais définitivement exact ». De cette contradiction, de cette arborescence à croissance exponentielle, il convient néanmoins de continuer à s'interroger et tenter de comprendre. Les grandes interrogations à venir seront du type « *Metaphusika* », cette connaissance qui dans les œuvres d'Aristote était traitée après la physique, c'est-à-dire la recherche et l'étude des premiers principes et des causes premières qui sont toujours ô combien d'actualité. Ce sera par exemple :

- Est ce que l'on peut définir la notion d'espace absolu, qui nous éviterait, entre autre, l'écriture obligée de mouvements relatifs?

- Est ce que l'origine de notre univers correspond à la collision entre deux mondes parallèles ?

- Est ce que la notion de temps existait avant la « singularité créatrice ». Si nous pouvons comprendre,

imaginer, résoudre par quelque voie, quelque moyen, cette singularité, qui devra donc unifier les deux théories fondamentales, nous aurons alors la réponse à la grande question « quelle est la cause de la création de notre univers ».

Bien que nous soyons certes limités, dans nos sens et perceptions, place néanmoins à l'imagination et à la poésie. Tenter de comprendre les lois du Créateur c'est, peut être mieux Le comprendre, mais certainement se rapprocher de Lui.

Je vous remercie pour votre attention.

